

dre en Orient. C'est le seul que les Arabes prononcent avec sympathie; c'est le seul que les catholiques de quelque nation qu'ils soient, puissent invoquer comme une protection. Les Autrichiens ont voulu y substituer le leur qui est des plus impopulaires en Orient. Aussi cette tentative n'a pas réussi et nous croyons qu'il n'était pas à désirer qu'elle réussit; car la France qu'un poète a proclamée le *Soldat de Dieu*, toujours fidèle à sa noble mission qu'elle a assumée en Orient pour défendre la cause des catholiques, ne prétend pas avoir dit son dernier mot, et l'intention actuelle de ses gouvernants vise à compléter cette œuvre glorieuse, en affranchissant complètement la Ville-Sainte du joug de l'islamisme.

Qu'Elle achève cette tâche si bien entreprise, et ce sera assurément une des plus belles pages de son histoire.

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

— Il faut partir, dit Marthe aussitôt sans hésiter.

— Y pensez-vous? s'écria Edouard. Jamais je ne pourrai m'y décider: une fois mariés, nous irons tous les deux; mais seul, c'est impossible.

— Vous avez tort. Nous ne pouvons pas nous marier tout de suite. Vous risquez, par le retard que vous mettez à vous rendre là-bas, de perdre peut-être une partie de votre héritage. Si vous m'aimiez véritablement, vous n'hésiteriez pas. Vous me quitteriez pendant quelques mois, c'est vrai; mais ils passeront bien vite. A votre retour, vous serez libre alors de me donner bien des choses que vous regrettez tant, dites-vous, de ne pas pouvoir m'offrir. Cher Edouard, moi aussi j'ai besoin de faire un effort pour me décider à vous conseiller le départ. Pensez quelle sera ma vie quand vous ne serez plus là. Qui me consolera? qui m'aimera? Eh bien! ce sacrifice, je le fais en vue de notre avenir. Aurez-vous moins de courage?

— Voyons ce qu'en dira ma mère? fit-il.

Mais là aussi, on lui donna le conseil de partir.

— Je ne croyais pas Marthe si sensée, dit M^{me} Mécla quand son fils lui rapporta leur conversation. Eh bien! ça me raccommode un peu avec elle. A la bonne heure, au moins! si elle avait pleurniché pour te retenir ou que tu aies attendu pour l'emmener avec toi, je crois que je ne lui aurais jamais pardonné. Ce qu'elle vient de faire est bien, et je lui en tiendrai compte dans l'occasion. Pars donc tranquille, petit. Elle a compris tout de même l'importance de te faire partir sans retard! je suis bien contente. Reviens-nous riche, mon garçon: alors tu pourras te donner le luxe d'une femme sans dot.

Le cœur bien gros, Edouard se décida enfin. Il maudissait cet héritage; mais Marthe n'était pas de cet avis.

— Tout mon bonheur, je vous le devrai, lui disait-elle.

Il alla s'embarquer à Bordeaux.

De là encore il écrivit à sa mère pour lui recommander de bien veiller sur sa Marthe bien-aimée et surtout de ne pas lui rendre la vie pénible.

— Que je la pense heureuse, ajoutait-il: c'est la seule chose qui pourra me faire supporter l'absence.

Le départ d'Edouard avait eu lieu vers la fin de l'automne. L'hiver parut bien triste et bien long à Marthe. Elle s'ennuya plus qu'elle ne pouvait le dire. Elevée

dans des habitudes d'oisiveté qu'elle n'essayait pas même de vaincre, jamais il ne lui vint en pensée de rompre, par le travail, la monotonie désespérante de ses longues journées.

Les lettres du voyageur étaient sa seule distraction. Avec quelles délices elle les lisait! Ce n'étaient pas les protestations d'amour dont elles étaient remplies qui l'émotionnaient davantage; elle glissait rapidement là-dessus pour aller aux passages importants. A combien monterait cette succession, moindre, malheureusement, craignait-elle, qu'on ne l'avait d'abord cru?

Le chagrin du jeune homme d'être éloigné de tous les siens ne lui inspirait qu'une très-médiocre pitié.

— Pauvre garçon! pensait-elle; si on l'avait laissé faire, il eût volontiers renoncé à la fortune pour ne pas me quitter. Quel caractère faible! aura-t-il l'énergie nécessaire pour mener à bonne fin son entreprise? Pourvu qu'il ne se rebute pas trop tôt!

Et alors elle lui écrivait des lettres toutes pleines des plus tendres encouragements.

Le désir de parler de ce qui les intéressait si vivement avait rapproché Marthe et sa tante. Les deux femmes restaient plus souvent ensemble. Marthe avait perdu un peu de sa froide réserve. Quelquefois elle consentait à sortir avec la marchande; elle préférait pourtant se faire accompagner par Toinette. La fidèle servante avait promis à Edouard de se dévouer à sa fiancée, et elle tenait sa promesse.

Comme les domestiques qui ont vieilli dans les maisons, elle avait, avec sa maîtresse, une certaine familiarité. Lorsque celle-ci voulut objecter que les promenades avec Marthe faisaient perdre le temps, Toinette répondit que les jones de la jeune fille pâlissaient quand elle restait trop dans sa chambre; que M. Edouard mourrait de souci là-bas s'il la savait malade; et M^{me} Mécla, tout en maugréant, avait laissé faire.

Un des buts favoris de Marthe pour ses excursions journalières, c'était le château qui avait appartenu à l'armateur. On l'avait vendu au marquis de Châteauport, qui ne l'habitait jamais.

Entretenu avec le plus grand soin, cette belle propriété était une des choses les plus magnifiques du pays.

Toinette était parente de la jardinière. Grâce à cette circonstance, la jeune fille pouvait se promener à son aise sous les allées de marronniers que le printemps avait couverts de fleurs.

Toinette s'asseyait chez la jardinière. M^{me} Mécla ne lui laissait jamais oublier d'emporter sa quenouille bien garnie. Elle filait pendant que Marthe, les cheveux au vent, parcourait le parc en tout seules et tâchait de retrouver le souvenir du temps bien court qu'elle y avait passé.

— Et penser, disait-elle avec amertume, que tout cela aurait pu m'appartenir! quelle fatalité a pesé sur moi! avoir été dans une position si belle! avoir été regardée comme une héritière! et être retombée si bas!

Le plus souvent, la pensée d'Edouard adoucissait un peu sa tristesse. Il me referra riche, se répétait-elle.

Un jour, en arrivant, Marthe et Toinette trouvèrent le château tout différent de ce qu'elles l'avaient laissé la veille.

Par les larges portes-fenêtres, grandes, ouvertes, on voyait passer une foule de domestiques.

Dans la cour, un groom en livrée promenait deux superbes chevaux.